

# L'OPINION D'YVES GANDON SUR « ŒDIPE » ET « MAGUELONE »

France  
14.4.1954

L'OMBRE facéieuse d'André Gide a dû frémir d'aise l'autre soir. Jean-Louis Barrault, qui est un excellent homme de théâtre, mais un moins bon critique, avait choisi, pour servir de lever de rideau à son nouveau spectacle, un « poème dramatique » de M. Maurice Clavel, *Maguelone*. Pauvre M. Clavel ! Encore un que la gloire de Paul Claudel empêche de dormir ! Il avait commencé dans la carrière par une assez bonne pièce, dure, sèche, aux arêtes coupantes, *les Incendiaires*. On avait goûté dans cette œuvre de débutant, la netteté du dessin, l'économie du dialogue, la loyauté d'une inspiration née d'une expérience personnelle. Et puis, M. Clavel, mal conseillé peut-être, s'est persuadé qu'il était un poète dramatique, le poète qui apporterait à la France la formule de la tragédie moderne. Ainsi, de la fumeuse *Terrasse de Midi* est-il tombé à *Snap*, et de *Snap* à *Maguelone*. J.-L. Barrault parle à son propos de « passes désespérées », désespérées, désespérantes, voilà bien le mot. *Maguelone* n'est même pas une pièce qu'on puisse résumer. Deux adversaires politiques, qui furent des hommes d'Etat, se retrouvent, après la débâcle de 1940, au bord de la Méditerranée. Ils se disent leurs vérités, l'homme de droite est tout près de dénoncer l'homme de gauche, puis reconnaît sa bonne foi, veut se suicider, propose enfin à son ennemi de se réfugier dans la cathédrale voisine de Maguelone ; isolée au milieu de la lagune. Là-dessus un bateau arrive, qui représente pour l'homme de gauche le salut. Ajoutez à cela une gitane recueillie par le réactionnaire, et la verbeuse fille du généreux socialiste, qui corsent le tableau du grain d'érotisme indispensable. Tout cela ne tient pas debout, mais que dire du texte même ? J.-L. Barrault estime que *Maguelone* est écrit « soit en prose rythmée, soit en vers libres, soit en vers réguliers de plus ou moins de pieds ». C'est se moquer du monde. Plus simplement, l'auteur nous assène, pendant près de trois quarts d'heure, un effroyable pathos, dont j'aurais volontiers cité quelques échantillons si la consternation où j'étais plongé par ce spectacle insensé ne m'avait empêché de prendre la moindre note.

Après cela, le rideau se lève sur *Œdipe*. Un décor clair, évocateur de Léon Gischia, des costumes d'une aimable fantaisie mettent en goût le spectateur accablé par les nocturnes élucubrations de M. Clavel. Œdipe parle, et nous entendons un langage sobre, classique, nuancé d'une délicate ironie. Je rappelle pour mémoire qu'André Gide, qui ne prévoyait peut-être pas que son

œuvre fût jamais représentée, écrit *Œdipe* en 1930 (je suppose du moins, sa première édition datant de 1931). Il s'agit essentiellement ici d'un divertissement de lettré et, si l'on veut, d'une farce de haut goût sur un thème tragique. Œdipe est heureux, il n'a pas le droit de l'être, et Tirésias le lui rappelle solennellement. La notion de la fatalité antique, renforcée par le déterminisme moderne, en prend pour son grade. Œdipe, porte-parole de Gide, veut voir dans l'homme la fin de toutes choses. Mais on ne vit pas seul, et le fils de Laïos a évidemment eu tort de fonder une famille (« Familles, je vous hais ! »). Alors il lui faudra bien subir son destin. Autour de la vieille eschylienne Gide a brodé toutes sortes de variations dans une souveraine liberté. Étéocle et Polynice sont amoureux de leurs sœurs, et l'inceste — non consuetudinaire — devient matière à plaisanterie. Jocaste, lorsqu'elle apprend que son mari est aussi son fils, s'accommoderait fort bien du silence, car elle ne craint que le scandale. Tout cela est enlevé sur un ton léger, presque badin, même au moment où le drame culmine.

Œdipe ne croit pas en Dieu, et lorsqu'il se creve les yeux, c'est peut-être moins par horreur de son crime, de son involontaire parricide, que par dégoût de la bêtise des hommes.

Une pièce de ce ton était fort difficile à monter. La mise en scène de Jean Vilar a triomphé de tous les obstacles. C'est une merveille d'intelligence et d'humour, où les trouvailles abondent. L'utilisation du chœur, où échouent régulièrement les metteurs en scène de second ordre, est à peu près parfaite. Deux acteurs se partagent les répliques, allant même jusqu'à se renvoyer des lambeaux de phrases, et c'était le bon moyen d'obtenir des effets d'hilarité imprévus.

Je ne trouve rien à redire à l'interprétation. Jean Vilar en personne campe un Œdipe de grande allure, qui va de la farce à la tragédie avec une aisance insurpassable. Pierre Bertin est un Créon jouisseur et cynique à mourir de rire. Anne Carrère et Elina Labourdette apportent à point nommé leur grâce légère et tendre. Et si l'on était tenté de trouver cet *Œdipe* un peu gratuit et irrévérencieux, il suffit de se rappeler le déplorable amphigouri de *Maguelone* pour se sentir aussitôt débordant de reconnaissance à l'égard d'un auteur respectueux de sa langue et de ce qu'il faut bien appeler jusqu'à nouvel ordre l'esprit français.

Photographies France-illustration (Charles P. Batha).